



HAL
open science

Traduction et trahison – Tout est dans le contexte

Nicolas Froeliger

► **To cite this version:**

Nicolas Froeliger. Traduction et trahison – Tout est dans le contexte. sous la direction de Michaël Grégoire et Bénédicte Mathios. Traductions et contextes, contextes de la traduction, L'Harmattan, pp 33-52, 2017. hal-01735882

HAL Id: hal-01735882

<https://u-paris.hal.science/hal-01735882>

Submitted on 16 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traduction et trahison – Tout est dans le contexte
Nicolas Froeliger, Université Paris Diderot
nf@eila.univ-paris-diderot.fr

Comme il n'avait pas d'imagination, pour aller plus vite il disait la vérité. (Jean Giono, *Le Bonheur fou*, 1957/2009, p. 25).

But of course in the end the only guy Hem[ingway] killed for using his style was himself. (Philip Roth, *The Great American Novel*, 1973, p. 37)

Résumé

Cette contribution constitue le volant théorique d'une réflexion sur la relation entre traduction et trahison. Il s'agit de revenir sur la postérité du dicton italien *traduttore traditore* dans la réflexion traductologique et dans la réputation des traducteurs. Le rôle du contexte sera donc ici tenu par cette idée reçue, souvent entendue, et peu explorée qui voudrait faire des traducteurs des traîtres. Après deux excursions, justement, contextuelles, nous entreprendrons d'en retracer l'origine et surtout les remaniements graduels et plus valorisants qu'en a donnés la traductologie. Dans un article ultérieur, il nous reviendra d'examiner plusieurs cas concrets et positifs de « trahison » par rapport à l'un ou l'autre des acteurs de la chaîne de communication.

Abstract

The first in a series of two, our paper intends to look back on an outdated, understudied, but still pervasive motto: traduttore-traditore, which has long acted as the context in which the translation activity—along with its perpetrators—was perceived and received. We intend to explore its origins and subsequent positive elaborations in the history of translation studies. A later paper will examine a few positive instances of translation as betrayal in the communication chain.

Deux excursions introductives

Relativement peu abordée, c'est vrai, par ceux qui ont de la traduction une approche avant tout linguistique ou (ce qui n'est pas forcément la même chose) sourcière, la question du contexte a en revanche été abondamment traitée par trois autres courants de la traductologie. On peut d'abord citer la théorie interprétative (Séleskovitch et Lederer), qui s'est considérablement intéressée au problème de l'implicite (et comment appréhender l'implicite si ce n'est en contexte ?). Il faut ensuite mentionner toutes les recherches qui procèdent du tournant culturel (Snell-Hornby, Toury, Even-Zohar...). Il faut enfin évoquer l'apport, plus récent, mais en plein développement, de la traductologie de corpus (Baker, Kübler, Loock...):

qu'est-ce qu'un corpus sinon une manière d'envisager le sens et la traduction d'un énoncé à partir de cas comparables, qui fournissent un contexte et une heuristique de décision sur des bases statistiques ? Au confluent de ces trois courants, sans toutefois se confondre totalement avec l'un ou l'autre, se situent les approches dites fonctionnaliste (Reiss et Vermeer, Nord...) ou pragmatique (Sperber et Wilson, Delisle, Froeliger), qui ont pour traits communs de relever davantage du paradigme de la communication que de celui du littéraire et de s'intéresser plus à la cible qu'à la source. C'est dans ce cadre que nous comptons nous placer, en nous situant à un niveau méta-théorique et historique. C'est une première excursion par rapport à la problématique générale de cet ouvrage. Pourquoi la jugeons-nous nécessaire ? Parce qu'un des gros problèmes épistémologiques de la traductologie consiste à prendre suffisamment de recul pour pouvoir considérer son objet comme un fait de culture et non comme un phénomène naturel dont les présupposés (la primauté de la lettre, par exemple) n'auraient pas à être interrogés. Pour bien étudier – et à notre sens pour bien pratiquer – la traduction, il faut la dénaturer. Ce qui revient à faire apparaître ces contextes intellectuels et idéologiques comme ce qu'ils sont : précisément, des contextes... L'important, dans les excursions et donc de revenir au point de départ, si possible enrichi.

Nous nous en permettrons donc une deuxième, qui nous aidera, espérons-le, à illustrer le rôle du contexte sociétal et historique sur la façon dont peut être pensée la traduction. Pourquoi, dans cette optique, ne pas comparer quelques faits historiques liés à cette activité en Occident et, par exemple, en Chine – en mandant excuse pour le caractère sommaire de la comparaison ?

- Ainsi, par Jianzhong Xu (2005, p. 232), la Chine a accueilli la première école de traduction de l'histoire de l'humanité, à la fin de la dynastie des Han (environ 25 à 200 de l'ère moderne), mais elle a aussi créé l'une des toutes premières formations de traduction de l'époque moderne, en 1872. Les cadres temporels en France et en Europe sont totalement différents (voir, par exemple, Froeliger, 2012) : ce serait Tolède, au XII^e siècle, et Genève, en 1941, en passant, à Paris, par l'École des jeunes de langues (ancêtre de l'INALCO), en 1669, signe que le besoin institutionnel d'intégrer la traduction à l'évolution des sociétés s'est fait sentir, dans ces deux espaces, à des moments forts différents ;
- selon Martha P. Y. Cheung (2005, p. 29), qui se réfère aux *Livre des rites* (II^e siècle avant notre ère), il apparaît que dans la Chine ancienne, les traducteurs appointés par l'État répondaient à des appellations différentes selon les lieux d'exercice : "*Those in charge of the regions in the East were called ji (the entrusted; transmitters); in the South, xiang (likeness-renderers); in the West, Didi (those who know the Di tribes); and in the North, yi (translator/interpreters)*". Bien sûr, c'était il y a plus de 2000 ans, mais dans chacune de ces appellations réside une vision de la traduction, un contexte intellectuel. On pourrait en outre être tenté de déduire de ces observations que la traduction, en Chine, a pu être considérée, au moins au début de sa pratique institutionnalisée, comme une affaire de relation entre un centre (le cœur de l'Empire du milieu) et différentes périphéries (les frontières). En Europe, au contraire, elle est historiquement un phénomène central, dans la mesure où les principaux textes sur lesquels s'est édifiée la culture de ce

continent proviennent de Grèce et du Proche-Orient et y ont été diffusés sous forme de traductions, d'où la phrase d'Umberto Eco que l'on a presque honte de citer tellement elle a été répétée : « *La langue de l'Europe, c'est la traduction.* » (Eco, 1993, p. 206) ;

- Fernand Braudel (1963/1993, pp. 266-268), pour sa part, nous enseigne que les textes sanskrits du bouddhisme ont d'abord été traduits en chinois en empruntant la terminologie d'une religion autochtone et profondément différente, à savoir le taoïsme. Ce qui expliquerait à la fois le succès initial remporté par cette entreprise, et la durable confusion qui s'est ainsi établie entre deux formes de spiritualité qui sont, disent les spécialistes, extrêmement dissemblables. Ce phénomène a duré jusqu'à la retraduction de ces textes, aux VI^e et VII^e siècles. Il est intéressant de noter que lorsque les premiers jésuites italiens ont entrepris d'évangéliser la Chine, bien plus tard, c'est également le vocabulaire du taoïsme qu'ils empruntèrent pour leur traduction de la Bible... Avec les mêmes conséquences. En France, on trouve un paradoxe relativement proche, en ceci que le mot *traduction* lui-même serait le fruit d'une... erreur de traduction de l'auteur latin Aulu-Gelle, à la Renaissance (voir Steiner, 1975/78, p. 276). Ces trois exemples pourraient fort bien nous inciter à penser qu'en traduction, le succès et le malentendu sont bien souvent synonymes : quand on parle de contextes... ;
- de Florence/Xiangyun Zhang (2015 et 2016), nous avons appris que la traduction d'auteurs occidentaux, en particulier Jules Verne, au début du XX^e siècle, a procédé d'un projet politique : celui du *Mouvement vernaculaire*, qui visait à moderniser le pays en supplantant la littérature chinoise classique, considérée comme un outil du féodalisme. Cette entreprise a alors conduit au développement de théories très riches et profondément contradictoires sur la traduction, et sur l'évolution du chinois lui-même. L'Europe aussi a connu des projets comparables, mais à une époque complètement différente, notamment pendant la période romantique dans les pays de langue allemande¹ ;
- enfin, lors d'une conférence du *Master européen en traduction* (EMT) tenue en mai 2012 à Bruxelles, il est apparu que la Chine avait lancé ou prévoyait de lancer à brève échéance pas moins de 200 master professionnels de traduction (en février 2017, la Chine en comptait 203²), c'est-à-dire globalement autant que l'Europe en a créés en 50 ans.

Ces cinq éléments montrent à quel point la façon dont nous envisageons la traduction peut être différente, sous l'effet de l'Histoire, de la géographie, des cadres temporels et des échelles. Du contexte, donc, même si ce n'est pas le contexte linguistique. Ils confirment également, pour ceux qui ont douteraient encore, que la traduction est d'abord et avant tout un phénomène culturel – et occasionnellement politique.

De fait, la traductologie comme l'enseignement de la traduction restent encore dans une large mesure, au moins en Europe, définis par des paramètres nationaux ou, à

¹ Pour une comparaison tout à fait éclairante avec l'arabe, voir aussi El Qasem, 2016.

² Nous tenons cette information d'Yves Gambier, ancien membre du conseil de l'EMT (discussion orale, le 15 février 2016).

la rigueur et plus récemment, régionaux – ce qui est tout de même paradoxal pour une telle discipline : le contexte, encore. Une manière de surmonter ces différences serait alors de tenter l'archéologie de certains des concepts qui en sont venus à la définir ou à la caractériser dans différentes parties du globe. Voilà qui faciliterait les comparaisons et permettrait de travailler à une compréhension plus générale de ce domaine de recherche, dans la direction de ce que Susam-Sarajeva (2002, p. 203) appelle “*a truly ‘international’ and ‘multilingual’ translation studies.*” C'est ce que nous souhaitons faire, en réfléchissant à une des vieilles lunes, non pas tant de la traductologie que de la traduction : ce dicton italien qui pose une équivalence entre les agents de la traduction et ceux de la trahison : *traduttore traditore*. Le rôle du contexte sera ici tenu par cette idée reçue, souvent entendue, et finalement peu explorée – mais qui produit encore aujourd'hui des effets de réputation que l'on peut s'autoriser à trouver dévalorisants.

Ce qui nous intéresse particulièrement dans ce dicton, généralement cité en italien, est la discordance entre deux points de vue :

- d'un côté, cette équation n'est plus considérée comme valide par la plupart des traductologues : pour eux, il s'agit d'une affaire classée, qui relève à la rigueur de l'histoire, mais certainement pas du présent de leur objet d'étude ;
- de l'autre côté, ce soupçon selon lequel les traducteurs seraient des traîtres est encore très prégnant dans l'esprit du grand public, dans les opinions colportées par le journalisme sur la traduction et les traducteurs, dans les romans qui prennent la traduction pour thème, ou – pour s'en défendre – sur de nombreux blogs tenus par des traducteurs. ... *Il en restera toujours quelque chose...*

Nous entreprendrons donc de retracer l'origine de cette expression, pour examiner comment différentes écoles de pensée successives ont pu en remanier les données dans un sens plus positif et moins accusatoire, aboutissant à traiter de phénomènes parfaitement comparables dans un sens théorique tout à fait différent, avant de nous interroger sur l'efficacité relative de ces réhabilitations académiques quant au statut des traducteurs et de la traduction dans la société.

I. Une vieille tradition occidentale : traîtres sont les traducteurs

Le premier élément frappant sur notre adage est que son origine est fort difficile à déterminer : à qui en attribuer la paternité ? Pour certains, se serait Napoléon. D'autres l'attribuent à Spencer, d'autres à Voltaire, mais sans jamais pouvoir fournir de preuves définitives. Et toujours, ces sources sont orales, évoquées et invoquées lors de cours, de journées d'étude, de discussions en marge de colloques..., ce qui témoigne par ailleurs de l'importance du oui-dire dans la construction de la pensée sur la traduction. Au fil des siècles, ce dicton est donc devenu un lieu commun, au point que l'identité de son auteur initial a cessé d'importer. Ce serait comme une vérité acceptée qui ne soulève ni question ni même un simple sourcil. Raison de plus, évidemment, pour nous pencher sur lui. Ce qui peut nous amener à distinguer deux éléments : le soupçon lui-même, et sa formulation.

Si l'on en croit, tout d'abord, David Bellos (2011/2012, ch. 11), le doute jeté sur la fonction de traduction et d'interprétation serait un héritage de l'Empire ottoman. En

somme, la profession aurait été victime du manque de probité ou de compétence de ses agents, mais aussi de la difficulté, pour ceux-ci, de trouver un positionnement par rapport aux différentes parties concernées. Ce n'est pas forcément le plus convaincant des passages d'un ouvrage par ailleurs passionnant, mais cela reste une piste. Et en tout état de cause, la question de l'origine précise du jeu de mots en question n'y est pas abordée.

La trace la plus ancienne de celui-ci, semble-t-il, se trouve chez le poète italien Niccolò Franco, dans un ouvrage de 1539 intitulé *Le Pistole Vulgari* : « *Ser Traditori miei, se non sapete far'altro che tradire i libri, voi ve ne anderete bel bello a cacare senza candela* ». En français, « *Chers messieurs les traîtres, si vous ne savez rien faire d'autre que de trahir les livres, allez donc tranquillement chier sans chandelle.* » (1539, p. 10)

On en trouve une variante très proche dix ans plus tard chez Joachim du Bellay : « *Mais que dirai-je d'aucuns, vraiment mieux dignes d'être appelés traditeurs que traducteurs ? vu qu'ils trahissent ceux qu'ils entreprennent exposer, les frustrant de leur gloire...* » (du Bellay, 1549, chapitre VI). Et il faut ici préciser qu'aucun de ces auteurs n'inclut la totalité des traducteurs dans son opprobre : si la paranomasie y est à peu de chose près, l'effet de généralité que l'on va trouver dans l'adage italien est absent : en contexte, on constate que seuls les traducteurs incompetents sont visés.

Du Bellay a-t-il emprunté cette formule à Niccolò, où les deux s'inspirent-ils d'un dicton italien préexistant (après tout, c'est à Rome que le premier a écrit son poème le plus fameux, que l'on continue aujourd'hui encore d'apprendre dans les écoles primaires de France) ? Impossible à dire. Mais comme chacun sait, pour traduire et pour comprendre la traduction, il faut un contexte. Et c'est le contexte, ici, qui nous éclaire : la phrase en français provient d'un essai fameux au titre programmatique : *Défence³ et illustration de la langue française*. Il paraît à un point crucial de l'histoire de France, à savoir la Renaissance, époque de redécouverte du patrimoine grec et latin par les lettrés occidentaux⁴. Époque, aussi, de l'émergence des États-nations en Europe. Époque enfin, où ces États-nations ont entrepris d'utiliser leur propre langue pour consolider leur identité, ce qui a conduit à la création d'une littérature vernaculaire, et rédiger leurs lois (en France, c'est la fameuse ordonnance de Villers-Cotterêts, en 1539). Pour Joachim du Bellay (le problème se posait différemment en Italie, où l'unité, y compris linguistique, a été nettement plus tardive), la France n'avait donc plus tant besoin de traducteurs que d'auteurs originaux. En français ! C'est l'essentiel de son argument. Et pour l'histoire de la traduction, ce n'est pas tout à fait anodin. Voilà pour l'origine – ou plus exactement pour le contexte qui a sans doute entouré la naissance de la formule *traduttore traditore*.

Bien sûr, notre discipline a quelque peu évolué entre-temps. Néanmoins le dicton – et le soupçon – demeurent. Ce soupçon comporte trois composantes :

- il y a tout d'abord l'idée que la référence se trouve à la source : la vérité ultime du texte est à chercher soit dans le texte original soit dans l'esprit de l'auteur

³ Selon l'orthographe de l'époque.

⁴ Sur ce point, voir Ballard, 1992, pp. 119-122 (qui est d'ailleurs étrangement muet sur le passage de du Bellay que nous avons cité).

de ce texte. On en trouve la trace par exemple chez Albert Bensoussan, traducteur littéraire et auteur d'un ouvrage intitulé *Confessions d'un traître*, dans lequel il écrit, « *Le traducteur n'a pas pour vocation à faire entendre sa propre voix. Il doit parler comme son auteur, il doit mettre ses pas dans ses pas, enfiler sa vieille robe de chambre, chausser ses pantoufles, épier ses tics, guetter ses gestes, et restituer, à la façon d'une doublure de théâtre, sa silhouette et les inflexions de sa voix.* » (Bensoussan, 1995, p. 111) Un appel à la modestie, en somme... ;

- l'idée que les traducteurs seraient des traîtres renvoie également à un trait psychologique éminemment négatif : celui de la culpabilité. En d'autres termes, si quelque chose ne va pas dans un texte traduit, ce sera invariablement la faute du traducteur, quelle que soit l'origine véritable de l'erreur ou du problème. Le traducteur ressemble ainsi à ce personnage de *L'Arrache-cœur*, de Boris Vian (1953), dont la mission dans la société consiste à prendre sur ses épaules la charge des fautes de tous et de chacun : un bouc émissaire stipendié ;
- le troisième aspect est celui de la servilité : si nous sommes traîtres, c'est que nous sommes au service de quelqu'un d'autre, c'est-à-dire dans une position inférieure par rapport à l'auteur du texte initial, au commanditaire ou aux lecteurs de nos traductions. C'est peu ou prou ce qu'écrit Madame de Sévigné telle que citée par Voltaire : « *Les traductions sont des domestiques qui vont porter un message de la part de leur maître et qui disent tout le contraire de ce qu'on leur a ordonné.* » (Voltaire, 1876, p. 383) Image d'Ancien régime, certes, mais image qui demeure profondément ancrée dans la société en général – et pire, au sein de la profession elle-même.

Ces trois caractéristiques convergent en un soupçon majeur : celui du manque de fiabilité. Comme l'écrivent Ismail Kadaré and Denis Fernández Recatalà au sujet des traducteurs et interprètes de l'Empire ottoman (ce qui nous ramène d'ailleurs à la piste esquissée par Bellos, 2011/2012), « *On a douté de leur sincérité à un tel point que le terjuman, le traducteur-interprète, est devenu un héros tragique des ballades balkaniques. L'empire était suspicieux. À ses yeux, la connaissance de deux langues induisait une inéluctable possibilité de tromperie et le peuple, dont il était souvent issu, le considérait en "collaborateur". [...] les dominés le soupçonnent d'être complice des dominants et les dominants d'être de connivence avec ceux qu'ils assujettissent.* » (Kadaré et Fernández Recatalà, 2003, p. 13). Et c'est cette situation tragique que l'on retrouve aujourd'hui avec les interprètes qui oeuvrent auprès des forces de l'OTAN ou de l'armée américaine en Afghanistan ou en Irak.

II. Qu'arriva-t-il après ?

Ces différentes considérations, néanmoins, appartiennent soit à l'Histoire soit à des auteurs – souvent traducteurs littéraires eux-mêmes – pour qui la traduction est finalement un prétexte pour parler d'autre chose – ce qui n'a rien d'infamant sous notre plume⁵. Elles restent néanmoins symptomatiques d'une période préscientifique

⁵ Que l'on pense à *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, de Valéry Larbaud (1946/1997). C'est aussi dans cette catégorie que l'on pourrait ranger le plaisant *Bréviaire d'un traducteur* de Carlos Batista (2003), dont l'un des quatre chapitres s'intitule « L'art de trahir ».

et préinstitutionnelle de la traduction, lorsque celle-ci était avant tout considéré comme un artisanat, une activité – mais pas comme une profession. Nous serons ici d'accord avec Meschonnic lorsqu'il écrit « *Il s'agit de tenter d'en finir, au moins sur le plan des principes, avec quelques idées reçues concernant la traduction. Particulièrement celle qui oppose la théorie à la pratique, les théoriciens et les praticiens. Et qui vient des praticiens.* » (Meschonnic, 1999, p. 20)

Cette attitude – cette pose ? – nous paraît en effet profondément subjective. Si le problème de fond est la confiance, alors il faut y voir une résurgence de l'opposition fidélité/infidélité, dont le moment le plus riche fut la période des *Belles infidèles* (voir Mounin, 1955) au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles. Et cette opposition a entre-temps perdu beaucoup de sa vigueur. Il est d'ailleurs intéressant d'observer qu'aucune des encyclopédies et manuels de traductologie que nous avons consultés au cours de cette recherche ne comporte d'entrée pour la trahison ou ses variantes grammaticales...

Chez les traductologues proprement dits, nous n'avons pu localiser qu'une publication mentionnant explicitement la trahison : « *Eloge de la trahison* », d'Alexis Nouss (2001), qui aborde la question en termes philosophiques. Il utilise pour cela les grands noms du post-structuralisme (Derrida, Deleuze, Barthes), ainsi qu'un unique traductologue : Antoine Berman. Il s'agit en deux mots de montrer qu'il existe une vérité cachée – et positive – dans l'adage *traduttore traditore*, pour peu qu'on l'équilibre avec la notion de don, et qu'on se serve de ces deux concepts pour mettre en place une éthique qui conduise à rien moins que l'amour. Cette approche est typique de l'école de pensée que Jean-René Ladmiral (2014 pour une compilation de ses articles sur la question, même si l'expression elle-même a été créée en 1983) appelle sourcière. Et qui peut être résumée en une phrase : si vous adaptez un texte source aux attentes de votre lectorat cible, alors vous commettez un péché contre ce texte et son essence, qui réside précisément dans son étrangeté : c'est donc à la fois un crime ethnocentrique est une atteinte à l'éthique du traducteur. Même si nous apprenons dans cet article que la paranomasie *traduttore traditore* fonctionne également en coréen et en malgache, ce n'est pas la voie que nous nous proposons d'emprunter. Nous n'avons pas non plus l'intention de suivre la remarque, tout aussi philosophique et logique, de Paul Ricoeur sur le même sujet : « *D'où le paradoxe, dissimulé sous le dilemme pratique entre fidélité et trahison : une bonne traduction ne peut viser qu'à une équivalence présumée, non fondée dans une identité de sens démontrable, une équivalence sans identité.* » (Ricoeur, 2005, p. 60) Il nous paraît en effet souhaitable, fidèle à la démarche annoncée dans l'introduction de ce chapitre, de faire sortir cette problématique de son contexte franco-français et de la sphère littéraire et philosophique. C'est ainsi que l'on pourra en observer la dynamique.

En ce qui concerne, donc, cette partie centrale de la traductologie qui se concentre sur les traductions effectivement réalisées par des individus dont c'est la profession, le concept de trahison a d'abord été absorbé dans un autre, lui-même de plus en plus remis en question : celui de l'équivalence. Quelle que soit votre opinion sur l'équivalence (et il existe une infinité d'opinions sur l'équivalence), si votre texte cible n'y est pas conforme, alors, vous courez le risque d'être considéré comme un traître, ouvertement ou pas.

Pour autant, l'équivalence est aussi un concept contesté... Pour ceux qui pensent qu'il n'a plus cours, on peut se rabattre sur celui de contraintes, comme le font, au sujet des bandes dessinées, Mayoral, Kelly et Gallardo (1998), ou encore Grun et Gallardo (2003), la contrainte étant pour eux liée aux aspects secondairement linguistiques qui vont restreindre la liberté du traducteur dans son aptitude à atteindre une équivalence dynamique telle que définie par Nida. En élargissant ce raisonnement, lorsque vous traduisez une chanson, il vous faut négocier avant tout avec les contraintes liées à la métrique, à la sonorité, et au sens (voir Froeliger, 2005, 2016). Lorsque vous traduisez des bandes dessinées, les principales contraintes seront la taille des cases et la relation intersémiotique entre texte et image (voir, par exemple Sinagra, 2011). Dans la traduction des livres pragmatiques (les manuels de bricolage, par exemple), il vous faut inclure les différences d'habitude et de perspectives culturelles ainsi que tout un ensemble de problèmes de localisation (voir Léchaugette, 2015), etc. Cependant, cette approche par les contraintes semble d'ores et déjà dépassée par certains, qui considèrent qu'elle est trop négative : après tout, une contrainte, cela sert à vous empêcher de faire quelque chose de la manière que vous souhaiteriez... C'est une bonne raison de plaider pour qu'on la remplace, à son tour, par une formulation plus neutre : celle de paramètres, formulée en particulier par Nadine Celotti (2000, 2008), dans le cadre, nous y revoilà, de la bande dessinée. Que l'on parle de paramètres ou de contraintes, on signifie en tout cas que le contexte ne peut qu'influer sur la production du texte d'arrivée – sans qu'il y ait lieu de s'en offusquer.

Une autre école de pensée qui retourne le thème de la trahison comme un gant est le *Groupe de la manipulation*, dont la principale figure est Théo Hermans. Les travaux de ce collectif s'inscrivent clairement dans le paradigme de la traductologie descriptive, ce qui le place sans équivoque du côté des ciblistes. Il est également intéressant de noter que la plupart de ses représentants restent confinés à la traduction littéraire et religieuse alors qu'à notre sens, c'est en traduction pragmatique que leurs théories trouvent leurs applications les plus évidentes. Le principe fondamental en est le suivant : « *From the point of view of the target literature, all translation implies a degree of manipulation of the source text for a certain purpose* » (Hermans, sous la direction de, 1985, p. 11). C'est aller encore plus loin que les auteurs précédemment cités, puisqu'il y a généralisation. En outre, s'il y a progrès, ici ce n'est pas tant au niveau de la traductologie que dans le processus de traduction lui-même : un texte cible constitue une amélioration par rapport au document source. Il y a néanmoins un hic : le mot manipulation reste quelque peu négatif.

C'est le courant fonctionnaliste (ou du *skopos*), qui va libérer cette approche de ce reste de culpabilité. Cette fois, le facteur décisif pour juger de la validité d'une traduction est sa conformité à ce que Vermeer (1989) appelle le *cahier des charges* (*Übersetzungsauftrag*). Si le document d'arrivée répond aux exigences de ce dernier, alors votre traduction, *quels que soient sa forme et son contenu*, sera valide. En apparence, cette approche est à mille lieues de la métaphore qui voudrait que le traducteur soit un traître. Elle n'est plus orientée vers la source, mais vers la cible ; elle n'a plus rien de négatif ; et elle reconnaît les traducteurs comme des interlocuteurs légitimes et potentiellement égaux dans le processus de communication. En réalité, elle se situe au point d'aboutissement d'une dynamique épistémologique qui était partie du rapprochement entre traduction et trahison, et

dont les enjeux étaient et restent le statut du texte d'arrivée par rapport à celui de départ, ainsi que la place que la société sera disposée à accorder aux traducteurs et à la traduction. Cette évolution épistémologique montre ainsi comment le concept de trahison disparaît peu à peu lorsqu'il s'agit d'analyser des phénomènes de traduction dont la nature, en elle-même, reste inchangée. Oui, le progrès existe bel et bien dans notre domaine de recherche. Riche de ces avancées variées et bienvenues en traductologie, nous pourrions alors considérer que l'affaire est close, et passer à des sujets plus intéressants et plus contemporains. C'est précisément ce que nous n'allons pas faire, du moins à cet endroit.

III. Pourquoi cette question demeure-t-elle pendante ?

Il nous paraît en effet impossible de refermer ce débat, parce que le dicton *traduttore traditore* perdure, dans les discussions sur la traduction⁶. Ce qui est intéressant et, disons-le, fascinant, c'est le décalage entre l'état actuel de la discipline et les modes de pensée qui sont à l'œuvre à ce sujet au sein du grand public – et, rappelons-le pour le déplorer, chez beaucoup de traducteurs. C'est comme si nous avions cessé intellectuellement de croire à l'hypothèse de la trahison, sans pouvoir nous empêcher de manifester un penchant pour ce soupçon (et nous devons avouer que l'existence même de ce chapitre peut aussi relever de cette règle générale). Les blogs de traducteurs sont un bon exemple de ce phénomène : après tout personne ne force quiconque à rendre publiques ses réflexions sur une page Internet ni à choisir d'y traiter de trahison... Alors pourquoi le faire ? C'est comme si la trahison était un spectre contre lequel il nous fallait, malgré son irréalité, nous défendre nous-mêmes et défendre la profession.

La simple existence de tels blogs signifie à notre sens que la trahison n'est certes plus une question pour la recherche, mais reste un problème de communication entre praticiens et profanes (catégorie dans laquelle on pourra inclure les clients, les lecteurs, le grand public...). Nous pouvons ainsi en déduire que quelque chose de profondément ancré dans nos esprits nous conduit encore, avec une horreur fascinée, à formuler une relation d'égalité entre traducteurs et traîtres, entre traduction et trahison, alors que nous savons bien – alors que nous démontrons jour après jour par notre pratique – que c'est faux. À quoi cela peut-il être dû ? À notre humble avis, à la constitution historique de la pensée sur la traduction en Europe. Dont les racines se trouvent dans les traductions de la Bible et dans les justifications qui l'ont accompagnées, et continuent aujourd'hui encore de l'accompagner. Le fait est que certains des plus anciens et des plus influents textes sur la traduction ont été écrits par des figures théologiques de premier rang, de Saint Jérôme (qui était après tout l'un des quatre Pères de l'église catholique) au V^e siècle à Nida et Meschonnic au XX^e siècle, en passant par Luther et Calvin (qui sont après tous les deux principales figures à l'origine du protestantisme). Et la liste n'est pas exhaustive.

L'imprégnation est profonde et le problème se pose dès l'origine. Si l'on en croit la Bible chrétienne, et plus exactement l'Évangile de Jean, Dieu et la langue/la parole/le verbe étaient à l'origine une seule et même chose (« *Au commencement était le*

⁶ Et même, en filigrane, c'est-à-dire sous forme de soupçon informulé, dans beaucoup de travaux traductologiques. Ne serait-ce pas à lui, ou du moins aux schémas de pensée qui lui sont associés, qu'il faut attribuer cette idée que toute traduction est par principe inférieure à l'original : entropie, défektivité... ?

verbe, et le verbe était auprès de Dieu, et le verbe était Dieu », Évangile de Jean, 1:1, selon la version de la Bible de Jérusalem). Dans la Bible hébraïque, c'est en hébreu qu'a été créé le monde, et qui plus est par un acte linguistique : « *Et Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut.* » (Genèse 1:3, selon la version de John Nelson Darby)... la tâche, pour les traducteurs humains de textes aussi prescripteurs quant à la nature du langage et à la force du verbe peut effectivement sembler insurmontable : on peut certes parvenir à produire un équivalent linguistique de l'original mais comment cet équivalent pourrait-il avoir la même puissance performative⁷ ? On ne serait en tout cas pas loin du blasphème, de la concurrence avec Dieu – qui conduit droit à la malédiction de Babel (qui, pour les traducteurs, est certes en fait une bénédiction). Et de fait, un tel acte a été considéré comme blasphématoire pendant de nombreux siècles... Si l'on utilise, comme cela a longtemps été le cas, les traductions de la Bible comme modèle de base pour la traduction en général, alors cela revient à investir le traducteur d'une mission véritablement impossible. Comment, dans ces conditions, ne pas apparaître comme un traître aux yeux du reste du monde, voire à nos propres yeux ? Et le transfert de la référence des écrits religieux aux « grands textes », dans le sillage de Berman et de Steiner, ne changera rien à l'affaire.

Nous avons laissé entendre plus haut que le thème de la trahison s'inscrivait à l'origine, sur le plan traductologique, dans la dichotomie fidélité/infidélité. Ici, lorsque nous parlons cette fois du statut de la traduction et des traducteurs, l'opposé de la trahison, formant avec elle un couple qui en expliquerait la rémanence, ne serait plus tant la fidélité (terme déjà lui-même lourdement lesté de religiosité) que la sacralité du texte source. Si celui-ci est considéré comme sacré, alors toute tentative de le traduire sera forcément assimilée à la trahison, sauf bien sûr si Dieu lui-même intervient, comme la légende veut qu'il le fit pour la Septante et pour la Vulgate.

*
* *

La trahison serait donc au final ce que Andrew Chesterman (1997) qualifie, en anglais, de *supermeme*, à savoir une idée (traduire, c'est décoder, ou créer, ou communiquer...) ou un couple d'oppositions (fidèle/infidèle, sourciers/ciblistes...) qui va structurer, à un moment donné, le débat sur un sujet de sciences humaines, avant de céder la place à un autre, sans qu'il y ait véritablement résolution au sens dialectique ou scientifique du terme. Avec cette particularité que ce qui ne vaut plus en traductologie reste allégué ou demeure structurant dans la pensée (ou dans la non-pensée) du reste du monde. Nous pouvons donc dire que le spectre de trahison a certes quitté la scène en tant que tel, mais qu'il demeure sous la forme de ce que Jean-René LADMIRAL (1990), encore lui, qualifie d'« impensé théologique de la traduction ».

Et qui repose sur une illusion naïve, à savoir que le texte traduit pourrait être le miroir exact du texte original. Alors même qu'aucun miroir n'est véritablement fidèle, et que l'image qu'il nous transmet est le résultat de multiples transformations et transmutations physiques, chimiques et électriques. Alors même que le simple fait de traduire modifie la substance-même du texte – en apparence dans le sens de la

⁷ Dans un monde plus laïcisé, il faut certes rappeler que Meschonnic a suggéré que la tâche du traducteur consistait à produire « second original », ce qui est assez proche de ce principe.

soustraction (thématique de l'entropie, là encore, génialement métaphorisée par le *Traducteur cleptomane* de Dezsö Kosztolányi, 1994), mais aussi, et c'est peut-être plus significatif encore, dans le sens de l'ajout, ne serait-ce que d'une forme de distance, puisque la simple existence d'un texte d'arrivée permet au texte de départ (et au-delà, à la culture dont il est l'expression) de se réfléchir. Il semblerait ainsi que l'Occident n'ait pas encore tout à fait accepté ce qui est présenté comme la malédiction de Babel, qu'il soit encore, consciemment ou non, en quête d'une grâce pure et absolue (« *Pure piercing grace* », dirait Pynchon, 1966, p. 69) d'une parole qui ne ferait qu'un avec l'univers, qui serait création, qui serait Dieu : « *the direct, epileptic Word, the cry that might abolish the night.* » (Pynchon, 1966, p. 87). Dans ce contexte, la traduction reste, contre toute évidence, pour certains, une trahison. Le fait qu'elle soit de plus en plus visible dans nos sociétés de plus en plus multilingues rend ce scandale encore plus criant et encore plus inconfortable. C'est là, à notre sens, que se trouve l'explication du paradoxe que nous avons mis en lumière : dans l'évolution de la place de la traduction. C'est la raison pour laquelle il nous paraît souhaitable de revenir, ultérieurement, sur cette thématique de la trahison dans une société véritablement laïcisée, en observant non seulement les progrès accomplis en traductologie, mais aussi en prenant nos distances avec les profondes arrière-pensées théologiques et philosophiques qui conspirent encore à ce jour à rendre la traduction suspecte. N'y aurait-il pas, après tout, des aspects recommandables dans la trahison ? Ne devrions-nous pas, dans certains cas, nous comporter en traîtres ?

Bibliographie et références

- Ballard, Michel, 1992, *De Cicéron à Benjamin : Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, Presses universitaires de Lille.
- Batista, Carlos, 2003, *Bréviaire d'un traducteur*, Paris, Arléa.
- Bellay, Joachim du, 1549, *Défence et illustration de la langue française*, disponible à l'adresse https://fr.wikisource.org/wiki/D%C3%A9fense_et_illustration_de_la_langue_fran%C3%A7aise, consultée le 16 juin 2016.
- Bellos, David, 2011/2012, *Le Poisson et le bananier – Une histoire fabuleuse de la traduction*, Paris, Flammarion. Traduit de l'anglais par Daniel Loyayza avec la collaboration de l'auteur.
- Bensoussan, Albert, 1995, *Confessions d'un traître*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1995.
- Braudel, Fernand, 1963/1993, *Grammaire des civilisations*, Paris, Flammarion, collection "Champs, Histoire".
- Celotti, Nadine, 2000, « Méditer sur la traduction des bandes dessinées : une perspective de sémiologie parallèle », *Rivista internazionale di tecnica della traduzione*, 5.
- Celotti, Nadine, 2008, « The Translator of Comics as a Semiotic Investigator », in F. Zanettin (dir.), *Comics in Translation*, Manchester : St. Jerome, p. 33-49.
- Chesterman, Andrew, 1997, *Memes of Translation – The Spread of Ideas in Translation Theory*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins Publishing Company.
- Cheung, Martha P. Y. (2005), "'To Translate' Means 'To Exchange'? A New Interpretation of the Earliest Chinese Attempts to Define Translation ('fanyi')", *Target*, vol. 17, n° 1.

- Eco, Umberto, 1993, « Conférence aux Assises de la traduction littéraire, » in *Dixièmes Assises de la traduction littéraire*, Arles, Actes Sud.
- El Qasem, Fayza, 2016, « La réception ambivalente de *Orientalism* d'Edward Saïd dans le monde arabe – une question de traduction ? », in Nicolas Froeliger, Lance Hewson and Christian Balliu (sous la direction de), *Des Zones d'incertitude en traduction*, numéro thématique de *Meta, La Revue des traducteurs*, n° 55, 1, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, pp. 221-236.
- Franco, Niccolò, 1539, *Pistole Vulgari*, disponible à l'adresse https://ia902608.us.archive.org/18/items/bub_gb_5BTyBE3GxXgC/bub_gb_5BTyBE3GxXgC.pdf (consultée le 27 mars 2017).
- Froeliger, Nicolas, 2007, « In a crowded room full of covered up mirrors: French cover versions of Bob Dylan songs », *Oral tradition*, volume 22, n°1 : <http://journal.oraltradition.org/issues/22i> consultée le 12 novembre 2016.
- Froeliger, Nicolas, 2012, « Institution, déstructuration et nouvelles régulations : la dialectique dwxxe la professionnalisation en traduction », in Jose Carlos Herreras (sous la direction de), *L'Europe des 27 et ses langues*, Presses universitaires de Valenciennes (conference proceedings). ACLN, pp. 569-588.
- Froeliger, Nicolas, 2016, « Adultery on a Grand Scale - Adapting Bob Dylan in French », *Forum*, vol. XIV-1, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, pp. 41-63.
- Giono, Jean, 1957/2009, *Le Bonheur fou*, Paris, Gallimard, collection Folio.
- Glick, Thomas, et Elinor Schaffer (dir.), 2014, *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*, Londres, A&C Black.
- Grun, Maria and Cay Dollerup, 2003. « 'Loss' and 'gain' in Comics », in *Perspectives : Studies in Translatology*, n°11(3), pp. 197-216.
- Hermans, Theo (ed.), 1985, *The Manipulation of Literature. Studies in Literary Translation*, London, Sydney, Croom Helm.
- Kadaré, Ismaïl, Fernández Recatalà, Denis (2003) : *Les Quatre interprètes*, Paris, Éditions Stock.
- Kosztolányi, Dezsö, 1994, *Le Traducteur cleptomane et autres histoires*, traduit du hongrois par Ádám Peter et Maurice Regnault, Paris, Viviane Hamy.
- Ladmiral, Jean-René, 1990, « Pour une théologie de la traduction », *TTR*, volume 3, n° 2, Montréal, Presses de l'université Concordia, p. 121-138.
- Ladmiral, Jean-René, 2014, *Sourcier ou cibliste*, Paris, Les Belles lettres, collection "Traductologiques".
- Larbaud, Valery, 1946/1997, *Sous l'invocation de Saint Jérôme*, Paris, Gallimard, collection « Tel ».
- Léchauguet, Sophie (2015), *Traduire des livres – Parcours de formation à la traduction pragmatique pour l'édition* (thèse de troisième cycle), sous la direction de Nicole Ollier, Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3.
- Mayoral, Roberto, Dorothy Kelly et Natividad Gallardo, 1988, « Concept of Constrained Translation. Non-Linguistic Perspectives of Translation », *Meta, Journal des traducteurs*, vol. XXXIII, n°3, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, pp. 356-367. Disponible à l'adresse <http://www.erudit.org/fr/revues/meta/1988-v33-n3-n3/003608ar/> (consultée le 1^{er} mars 2017)
- Meschonnic, Henri, 1999, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier.
- Mounin, Georges, 1955, *Les Belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud.

- Nouss, Alexis, « Éloge de la trahison », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 14, n° 2, 2001, p. 167-179. Disponible à l'adresse : <http://id.erudit.org/iderudit/000574ar>
- Pynchon, Thomas, 1966, *The Crying of Lot 49*, Philadelphie, J. B. Lippincott. Nous nous référons à l'édition Bantam Windstone, Londres, 1982. Traduction française par Michel Doury, 1987, *Vente à la Criée du lot 49*, Paris, Seuil, Fiction & Cie.
- Ricoeur, Paul, 2004, *Sur la traduction*, Paris, Bayard.
- Roth, Philip (1973/1995), *The Great American Novel*, New York, Vintage International.
- Sinagra, Nathalie, 2011, « Désir de traduire et professionnalisation du traducteur de bandes dessinées », in Froeliger, Nicolas et Colette Laplace (sous la direction de), *Désir de traduire et légitimité du traducteur*, revue Forum, Paris et Séoul, volume 10, n° 1, pp. 143-165.
- Steiner, George, 1975/78, *After Babel, Aspects of Language and Translation*, Oxford University Press, New York et Londres, 1975. Nous nous référons à la traduction française de Lucienne Lotringer, *Après Babel*, Albin Michel, 1978.
- Susam-Sarajeva, 2002, « A truly 'international' and 'multilingual' translation studies? », Theo Hermans (ed.), *Crosscultural Transgressions*, Manchester, St Jerome, pp. 193-207.
- Vermeer, Hans, 1989, « Skopos und Translationsauftrag – Aufsätze », *twH : translatorisches Handeln Wissenschaft [sic] 2*, Heidelberg.
- Vian, Boris, 1953, *L'arrache-cœur*, Paris, Pauvert.
- Vinay, Jean-Paul et Jean Darbelnet, 1958/1972, *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*, nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Didier.
- Voltaire, François-Marie Arouet, dit, 1876, *Lettres choisies*, rassemblées par Louis Molland, Paris, Garnier frères, disponibles à l'adresse <https://books.google.fr/books?id=UrhJbu4HrXgC&pg=PA393&dq=Les+traductions+sont+des+domestiques+qui+vont+porter+un+message+de+la+part+de+leur+ma+tre+et+qui+dissent+tout+le+contraire+de+ce+qu%27on+leur+a+ordonn+.&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwi26tXI57XSAhUEtRoKHYSzC74Q6AEIHDA#v=onepage&q=Les%20traductions%20sont%20des%20domestiques%20qui%20vont%20porter%20un%20message%20de%20la%20part%20de%20leur%20ma%20tre%20et%20qui%20dissent%20tout%20le%20contraire%20de%20ce%20qu%27on%20leur%20a%20ordonn%20.&f=false> (consultée le 1er mars 2017)
- Xu, Jianzhong, "Training Translators in China", in *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 50, n° 1, pp. 231-249, Presses de l'Université de Montréal, 2005. Available at: <http://id.erudit.org/iderudit/010671ar>
- Zhang, Florence Xiangyun, 2015, « Grand public, y es-tu ? M'entends-tu ? Réflexion sur le rapport de la traduction littéraire avec le public chez Lu Xun » in Froeliger Nicolas, Lance Hewson et Christian Balliu (sous la direction de), *Traduire pour le grand public*, Genève, *Parallèles*, pp. 62-71. Disponible à l'adresse : http://www.paralleles.unige.ch/tous-les-numeros/numero-27-1/zhang_fr.html (consultée le 2 mars 2017)
- Zhang, Florence Xiangyun, 2016, « Relier la science à la littérature : la traduction de Jules Verne en chinois » in Philips-Batoma, Patricia, et Florence Xiangyun Zhang (sous la direction de), *Translation as Innovation—Bridging the Sciences and the Humanities*, Chicago, Dalkey Archive Press, pp. 279-295.

